MAI



C'est en mai 1918 qu'un nouvel ami et compagnon est entré dans ma vie : un étonnant personnage, avec du caractère et une queue annelée. Il pesait moins de cinq cents grammes quand je l'ai découvert, boule de fourrure complètement à ma merci, non sevrée et sans défense, mais déjà pleine de curiosité. Wowser et moi fûmes immédiatement ses protecteurs.

Nous aurions affronté tout garçon ou chien qui aurait cherché à lui faire du mal.

Wowser était le chien, exceptionnellement intelligent et raisonnable, qui gardait notre maison, les pelouses et les jardins, et tous mes animaux. Mais son gabarit – quatre-vingt-cinq kilos de grâce et d'élégance – lui permettait de n'avoir recours que très rarement à la violence. Il pouvait mettre n'importe quel chien sur le carreau comme un fox-terrier ferait d'un rat. Wowser n'attaquait jamais. Sous les provocations et les insultes, il finissait simplement par tourner sa tête aux grands yeux las et tristes vers l'agresseur, et, plus chagriné que fâché, le saisissait par la peau du cou et le balançait dans le caniveau.

Wowser était un saint-bernard affectueux et perpétuellement affamé. Comme la plupart des chiens de sa race, il bavait un peu. À la maison, on le faisait coucher la gueule sur une serviette et il baissait les yeux, comme s'il avait un peu honte. Pat Delaney, tenancier d'un café situé deux rues plus loin, expliquait avec brio cette infirmité des saint-bernard en disant que, dans les Alpes, ces nobles chiens sortent tous les

jours, en hiver, avec un tonnelet d'eau-de-vie attaché sous le menton, pour secourir les victimes des avalanches. Cet alcool leur met l'eau à la bouche et, à force de le transporter sans jamais y goûter, ils en bavent d'envie. Le caractère baveur, disait Pat, s'est transmis dans l'hérédité de la race et voilà pourquoi chaque portée de chiots saint-bernard est une portée de baveurs.

*

Par cet agréable après-midi de mai, Wowser et moi montions First Street vers Crescent Drive où un demi-cercle de maisons de la fin de l'époque victorienne dominaient la colline. Plus au nord, s'étendaient des kilomètres de prairies, des bosquets, un ruisseau sinueux et le meilleur marais à canards et à rats musqués du Rock County. Au détour du chemin, près du verger et du vignoble de Bardeen, l'approche du printemps était évidente : des violettes et des anémones dans l'herbe, et, dans les pommiers, des branches couvertes de bourgeons prometteurs.

Plus loin se trouvaient les noyers et les hickorys les plus productifs que j'eusse jamais pillés, un bon endroit dans la rivière où l'on pouvait nager et, dans un coin de forêt, une vraie curiosité – une souche pourrie et phosphorescente, qui brillait la nuit autant que tous les vers luisants du monde, au grand effroi des enfants qui voyaient cette lueur pour la première fois. Moi-même elle m'avait fait très peur, un soir, en rentrant de la pêche. Ensuite, j'y ai souvent emmené des amis, voulant leur faire partager mes plaisirs.

Oscar Sunderland m'a vu passer devant sa ferme isolée au bout du chemin. C'était un de mes amis, qui savait assez bien se taire quand nous allions à la pêche. Et nous posions des pièges ensemble dans le marais. Sa mère était une gentille Norvégienne qui parlait anglais sans une once d'accent. Son père, Herman Sunderland, était un autre mélange – Allemand par sa mère et Suédois par son père – ce qui lui donnait un caractère et un parler bien à lui.

La mère d'Oscar faisait de délicieuses pâtisseries norvégiennes, surtout aux environs de Noël. En me présentant une assiette pleine de ses

friandises, elle me disait parfois quelques gentillesses en norvégien et je détournais toujours la tête pour qu'elle ne voie pas mes yeux embués, dont j'avais honte. Mme Sunderland savait que ma mère était morte quand j'avais sept ans, et c'est sûrement pour cela qu'elle était si gentille avec moi.

Le père d'Oscar, vieux et bourru, n'avait pas de ces attentions, lui. Je doute qu'il ait jamais dit quoi que ce soit de gentil à personne de sa vie. Oscar avait très peur de lui et risquait le fouet s'il n'était pas rentré à temps pour aider à traire les vaches.

Personne ne se souciait de mes horaires à moi. J'étais très raisonnable pour mes onze ans. Si je rentrais à la nuit, mon père levait simplement les yeux de son livre pour un salut vague et poli. Il me laissait mener ma vie, élever des mouffettes et des marmottes dans le jardin de derrière et dans la grange, dorloter ma corneille apprivoisée, mes nombreux chats et mon fidèle saint-bernard. Il me laissait même construire mon canoë de cinq mètres cinquante de long dans la salle de séjour. Je n'en avais pas complètement